

L'inconnue

C'était un soir que tout brillait de feux ;

Un soir qu'éclatant de lumières,

Tivoli lassait les paupières

De mille curieux.

Là, des bosquets blanchis ; là, des masses plus sombres ;

Des soleils de cristal, des jours brusques, des ombres

Qui s'allongent sur le gazon ;

Aux branches des ormeaux des lampes suspendues ;

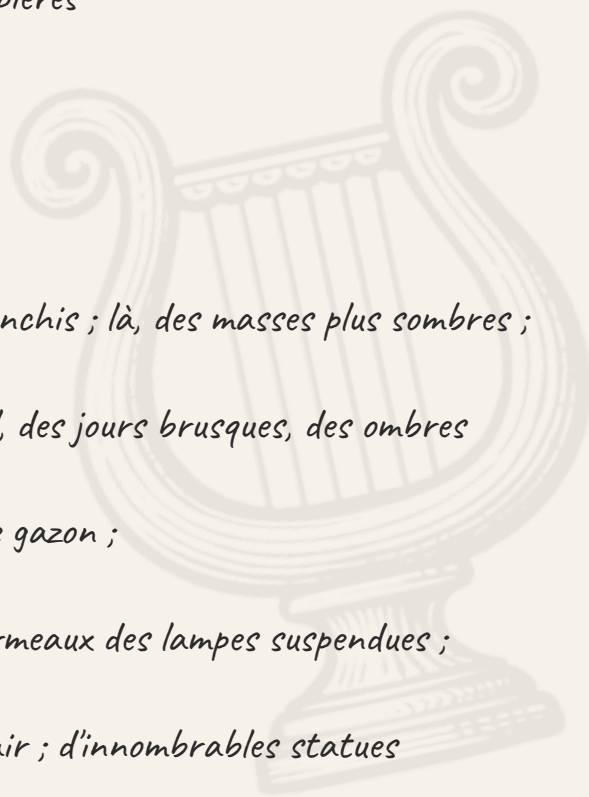
Des nacelles dans l'air ; d'innombrables statues

Et des chœurs qui dansent en rond !

Ô jardins enchantés ! scènes éblouissantes !

Brises du soir ! zéphirs ! haleines caressantes !

Air brûlant, imprégné de désirs et d'amour !



Femmes, qu'on suit de l'œil de détour en détour !

Tumulte ! bals confus, aux amants si propices !

Tourbillon entraînant ! Tivoli !... – Quand mon cœur,

Froissé par le dégoût, mais ardent au bonheur,

Voudra du souvenir savourer les délices,

J'irai sous tes arceaux, à la place où brilla,

Comme un astre d'argent, comme un blanc météore,

Comme un premier éclat d'une naissante aurore,

Cette belle inconnue... Et je dirai : « C'est là ! »

C'est là qu'elle s'assit, rêveuse

Et fermant ses yeux à demi :

Là qu'elle demeura, pâle et silencieuse,

Près d'un vieil époux endormi.

Malheureuse peut-être au sein de la richesse !

Malheureuse peut-être avec tant de jeunesse !...

Comme elle était belle, grand Dieu !

Et je l'oublierais, moi !... j'oublierais sa tristesse

Et son regard qui semblait un adieu !...

Non !... non, jamais ! – Un jour, dans les fêtes bruyantes,

De plaisir, de beauté, des femmes rayonnantes,

Pourront étaler à mes yeux

De leurs dix-huit printemps les grâces orgueilleuses,

Et tracer, en riant, dans leurs danses joyeuses,

Des pas voluptueux.

Quand je verrai leurs rangs s'ouvrir à mon passage,

Quand j'aurai vu rougir leur gracieux visage,

Peut-être alors mon cœur palpiterra ;

A mes regards une autre sera belle :

Mais je dirai : Ce n'est pas elle...

Et mon bonheur s'envolera.

Charles Dovalle (1807-1829)

